

Rue de l'Arsenal, à Lisbonne, les potences abondent.

« Les quoi ? demanda-t-il, s'étonna-t-il. Qu'est-ce que tu as dit ?

– Les potences », confirma-t-elle, avec un mouvement provocant de l'épaule.

Et : J'ai toujours voulu faire démarrer ainsi mon roman, par une phrase qui les gifle. Et lui : Ton roman ? Tu as vraiment l'intention de l'écrire ? Qui gifle qui ? Et elle : Qui les gifle, eux, les esclaves gras de l'Europe, et les esclaves boudinés, et les cravatés, et les patrons militarisés par l'Amérique, et les serfs du patronat, et tous ces pauvres types asservis par tous, et les sociaux-traîtres et leurs dogues, et toi aussi, mon dogue, toi aussi.

Il sentit qu'elle dérivait, à nouveau proche de l'hystérie, capable de perdre le sens élémentaire des choses, capable d'attirer sur elle l'attention pas forcément indulgente des pas-

sants, de provoquer un scandale et, derrière le scandale, une catastrophe ; pour elle-même, et pour lui, par voie de conséquence, car il était mouillé dans cette histoire jusqu'au cou. Qui gifle la couenne du cochon occidental, siffla-t-elle, en ricanant. Ne me dis pas, revint-il à la charge, que tu vas tout faire échouer en écrivant un bouquin truffé de renseignements, où n'importe quel fouineur de la police allemande trouvera de quoi aller te cueillir dans ta cachette, et de quoi aller me cueillir dans ma non-cachette et me briser, et de quoi démanteler le reste de votre réseau de cinglés ? N'oublie pas que je suis mouillé jusqu'au cou dans cette affaire. Et elle : Tu peux te remettre de tes émotions, mon brave dogue, je ne te donnerai pas. Je ne te donnerai pour rien au monde. Et lui : Encore heureux. Et elle : Néanmoins, mon roman commencera sur une vision de potences. Et lui : Totalement absurde. N'écris rien. Et elle : Je te fais remarquer que nous sommes rue de l'Arsenal, à Lisbonne, et que les potences abondent. Comme partout en Europe, d'ailleurs. Et lui : Permetts-moi de te dire, ma toute-charmante, que tu ne tournes pas rond.

Il examina, en hâte, les messages que diffusaient ses pupilles, aussitôt plongea vers l'ombre et la lumière qui communiquaient, au fond de ce tunnel, avec son intelligence. Elle

s'était orientée vers lui, ses lunettes de soleil piquées au-dessus du front, comme pour retenir les franges d'une chevelure abondante, mais depuis une quinzaine elle portait des cheveux courts ; elle exposait au soleil son visage de jeune femme tourmentée et dure ; ses traits que la passion, que les haines, la peur, ravinaient. Un voile aride métamorphosait le bleu-vert transparent de ses yeux ; en assombrissait les paillettes d'argent, jusque-là si claires ; un vent de poussière calcinée, sur une steppe longtemps vivante, et où à présent tout ce qui était vivant subissait la tentation du délire. Elle est vraiment en train de devenir folle, pensa-t-il. L'accablement montait en lui. Son esprit décline, elle se noie. Une inquiétude cynique avait planté en lui ses griffes, et déjà il élaborait des contre-plans, déjà, sirènes hurlantes, il se préparait à des mesures d'urgence. Leur salut à tous deux reposait sur une machination. Si Ingrid flanchait, elle l'entraînerait dans sa chute. Et lui, Kurt, n'avait jamais prévu de culbuter, en sa compagnie, vers le néant.

Sous le regard qu'il lui avait lancé, elle rétrécit son sourire, puis se déroba, joyeuse ; elle indiqua du menton les brassées de morues séchées, suspendues à l'entrée des épiceries.

Et : Tu vois bien, je ne mens pas, ce ne sont que cadavres et cadavres défigurés, tout autour. Et lui : J'avais mal compris. J'avais cru

que tu avais sombré dans la démence. Et elle : Il y a un moment que j'ai sombré, mais je fais semblant. Seul toi, mon dogue, t'es aperçu de quelque chose, mon fin limier. Et lui : Laisse tomber cette idée de livre. Le sillage serait trop visible. À quoi bon semer des traces ? Laisse tomber la littérature. Et elle : Après m'avoir interdit la mitraille, voilà que mon dogue m'interdit l'encre noire ?

« Ce sera un passe-temps pour ne pas mourir, dit Ingrid. Ne t'inquiète pas. Il y a toutes chances que le manuscrit reste inachevé. Ce genre de paperasses n'aboutissent jamais ni sur le bureau d'un éditeur, ni sur la console de travail d'un inspecteur du BKA. »

Et lui : Là-bas, tu devras te tenir tranquille, ma jolie. Pas question de rédiger un journal ou des souvenirs. Nous sommes d'accord ?

La terreur enflait en elle, les digues craquaient. Son destin se scellait. La terreur déborda. Non. Son destin était déjà scellé. Elle allait s'arracher pour toujours à sa première peau, Kurt lui avait retiré sa peau, on allait la dévêtir de sa peau, brûler pour toujours sa peau ; elle allait émigrer sans retour, Kurt allait la jeter pantelante sur le pont d'un navire en partance pour l'au-delà, on allait lui donner un cuir de remplacement qu'elle enfilerait tant bien que mal, et elle devrait vivre là-bas, en Chine ou en Corée, ou à Sumatra

ou dans les îles Komodo, sous cette enveloppe amorphe, en se tenant coite jusqu'à sa mort. Une écume de plomb fondu avait recouvert tous ses paysages intérieurs. Elle allait quitter le monde. Le départ était fixé pour la fin de la semaine, dans trois jours, le bateau mouillait déjà dans le dock d'Alcântara, un paquebot de petite taille, au louche pavillon hollandais. Elle étouffait. Derrière elle, une plaine de cendres, et devant : rien. Aucune perspective. On n'appelle pas perspective celle qui consiste à se dégrader sous une fausse identité, à pourrir sous des latitudes invraisemblables, oubliée par ses amis comme par ses ennemis, oubliée par Kurt. Déguisée en épave des colonies et avide, jusqu'à l'ivresse ou la prostration, de connaître l'heure de la tombe.

Et : Ça, une existence ? Et lui : Un exil paisible, malgré tout ; préférable à la perpétuité au cinquième étage de Stammheim, non ? Et elle éprouvait une angoisse mortelle en face de cette alternative et, rue de l'Arsenal, elle envisagea sérieusement de s'accroupir au bas d'un mur, de s'agenouiller au bord du caniveau, en se bouchant les oreilles pour mieux expulser une plainte grumeleuse, un râle perçant, jusqu'à ce que les badauds l'encerclent, et que s'achève la sinistre représentation. Fin de la comédie. Le troupeau s'assemble, Kurt, son

brave dogue, disparaît dans la confusion, se débrouille pour échapper aux ennuis et aux soupçons, s'évapore dans la nature. L'ambulance arrive. Les infirmiers la prennent en charge. Puis l'ambassade. Puis, avec une promptitude foudroyante, les services anti-terroristes du BKA allemand.

Mais non. Elle résistait, construisait de nouvelles digues, elle ne s'effondrait pas, elle ne mettait pas Kurt dans une position intenable, elle ne suscitait aucun attroupement et folâtrait avec Kurt et riait, en renversant la tête en arrière et en l'attirant contre elle. Je me dominerai, mon dogue, je ne te briserai pas, pensait-elle, je ne casserai pas la subtile mécanique de ma fuite, je ne te nuierai pas, tu as déjà assumé tant de risques.

Et : Kurt, mon dogue, mon cher dogue, je continuerai à te rassurer avec mon masque de tout va bien.

En classe de philosophie, plusieurs années auparavant, elle avait vécu une expérience dont elle n'avait pu sortir indemne, et aujourd'hui, alors qu'elle mimait la joie et l'insouciance, elle s'en souvenait. Son professeur s'était tiré une balle dans la bouche, quelques minutes après avoir dicté aux élèves, en guise d'adieu ironique, désabusé, un sujet de dissertation : *Feindre l'attachement à la vie est-il une force ou une faiblesse ?*